



Les leçons d'introduction à la psychanalyse

2018-2019 :

Les pouvoirs de la parole – rêve amour symptôme

Lecture de J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 620 à 642.

Séance IV, janvier 2019 : § 9, 10, 11 et 12.

Amour, haine et ignorance. Le désir en-deçà et au-delà de la demande, par Remi Lestien

La question de l'amour va être notre deuxième thème, cette année — thème qui, dans « La direction de la cure », se dégage de la dialectique de la demande et du désir. Le cœur de la question s'appréhende à partir du manque à être que Lacan déduit de l'entrée des êtres parlants dans le monde du langage. Aimer fait le fonds de toute expérience humaine, et en ce qui concerne l'expérience plus proprement analytique, nous allons surtout nous préoccuper de la relation transférentielle qui en est le ressort. Il va être question de ce qui est demandé à l'Autre ou lui est refusé, et plus généralement du savoir que cette demande ou ce refus charrient, dans le champ du manque où le sujet névrosé cherche à justifier son existence.

Éric Zuliani avait développé la dernière fois la question du désir inconscient en le distinguant de toute idée de volonté et de maîtrise, nous allons en explorer une autre facette, le lien du désir inconscient avec les passions, c'est-à-dire sa relation très paradoxale avec l'amour. Par une analyse rigoureuse, Françoise Pilet avait déplié dans le rêve de la belle bouchère les tenants rhétoriques de cette relation dialectique qui distinguait fermement demande et désir pourtant entremêlés avec une extrême sophistication.

Quand Lacan veut aborder les conséquences du langage chez l'être parlant, avec la dépendance signifiante qui s'ensuit, il utilise deux formules, « sujet du signifiant » et « sujet de la demande et du désir ».

Le sujet du signifiant

Le sujet du signifiant n'est que représenté par lui — souvenez-vous du *toc-toc* : le *toc-toc* c'est du solide, on peut s'y référer, entrer dans le discours, mais ça ne dit rien de l'être du sujet. Vous pouvez vous présenter en donnant votre nom propre et vos qualités, vous ne serez jamais que représenté. Autrement dit, nul signifiant n'est signe du sujet — le sujet est toujours barré car il ne trouve jamais le signifiant qui le représenterait véritablement — il n'y a pas de signe qui dirait son être véritable, la vérité de son existence.

En première approximation on pourrait dire que le sujet est un vide de signifiant et qu'il recherche chez l'Autre le signifiant qui pourrait l'identifier. Mais cette identification se fait au détriment de l'être, elle vous mortifie en camouflant la division. L'identification est un masque sur le vide d'être.

Le sujet du désir et de la demande

Lacan distingue besoin, demande et désir. Chez l'être parlant, tout besoin est subverti, car tout besoin doit en passer par la demande à l'Autre. Dans des formules très resserrées, Lacan évoque l'au-delà de la demande, qui est toujours désir d'Autre chose, avec tout l'indéfini que comporte cette 'chose'. Peu avant, il avait défini le désir comme métonymie du manque à être.¹ Toute demande devient alors inconditionnelle d'avoir à supporter cette métonymie. Mais il y a aussi un en deçà de la demande qui fait que le désir s'affirme comme condition absolue, "*sans mesure, sans proportion aucune avec le besoin d'un objet quelconque. Cette condition peut être appelée absolue justement en ceci, qu'elle abolit la dimension de l'Autre*".²

Cet absolu est un vide — un vide d'être, où s'enracine le désir qui doit en passer par la demande, indispensable appel à l'Autre qui circule sous l'articulation signifiante. Le sujet divisé freudien est en première approximation un vide de signifiant, mais il est plus fondamentalement un sujet en manque d'être. Il y aura toujours un reste qui ne peut être dit — c'est ce que veut dire manque à être.

Le sujet hystérique témoigne avec force de ce manque, en mettant en scène son désir insatisfait — ce qu'occulte le sujet obsessionnel, tout préoccupé à ne pas réveiller le désir de l'Autre.

Pour tenter de combler le vide, le sujet doit en passer par l'Autre, et s'ouvre alors un champ où le manque d'être vise l'être. C'est le champ des passions de l'être, qui devient le champ des passions du névrosé : car ce dernier, avec ardeur et aveuglement, y cherche sa place. Pour le dire différemment, entre le manque à être et l'être qui est recherché dans l'Autre... il y a le champ des passions. De fait le sujet s'adresse à l'Autre qui est supposé pouvoir donner ce dont il est privé — c'est

¹ J. Lacan, « La direction de la cure », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 623.

² J. Lacan, *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*, Éditions du Seuil, 1998, Texte établi par Jacques Alain Miller, p. 382.

évidemment un leurre, mais un leurre qui donne de la vie, car au-delà de la demande c'est bien le désir de l'Autre qui va surgir.

Les passions de l'être – amour, haine et ignorance

Lacan associe deux termes, celui de passion et celui d'être — les passions de l'être parent au manque à être. Cela doit retenir notre attention.

Le manque à être, au plus simple, ce sont les conséquences dont pâtit le sujet du seul fait de parler. Le manque à être du sujet, dit Lacan, est « le cœur de l'expérience analytique, (...) le champ même où se déploie la passion du névrosé. »³ Dans ce champ, l'être cherche à se former, et le sujet névrosé est dans la position où il voudrait inventer des raisons d'être, mais tente de les déduire de l'Autre.

Il y a donc manque d'être, mais Lacan lie ce manque d'être au terme de *passion*. Il faut prendre ce terme dans toutes ses acceptions. C'est une souffrance d'abord, mais également un état où le sujet est dominé. Par ailleurs enfin, dans la passion il y a appel du corps : la passion n'est pas seulement un affect, un **sentiment**, une émotion. Au total, « *une souffrance est une passion si le désir s'en mêle* ». ⁴

Lacan parle donc des passions de l'être, mais, de fait, il met en fonction le manque à être et il est donc plus simple de parler des passions du manque à être.

Il est temps de préciser ce que sont ces passions.

Commençons par citer un extrait de la partie du texte que nous avons à travailler ce soir : « Ce qui est demandé à l'Autre de combler (...) est ce qui s'appelle l'amour, mais c'est aussi la haine et l'ignorance. » Le paragraphe suivant reprend avec « C'est aussi, passions de l'être (...) ». ⁵

Sur la voie de l'être, Lacan ne situe donc que trois passions, l'amour, la haine et l'ignorance, mais il insiste pour montrer que ces passions sont appel à l'Autre.

Il y a tout d'abord l'amour, qui s'appuie sur le manque et vise le rien. Chacun sait que le moindre signe d'amour témoigne à l'autre d'un manque. Pour le sujet hystérique, il faut que l'Autre soit le lieu du manque pour pouvoir l'aimer. Pour le sujet obsessionnel il faut préserver un Autre sans faute pour ne pas risquer de faire surgir son désir — et pour cela il est tout prêt à se faire coupable.

Il y a ensuite la haine, qui vise l'être de l'autre pour pouvoir le détruire et s'assurer sinon d'une raison d'être, du moins un point d'existence sur lequel assouvir ses pulsions.

Enfin il y a l'ignorance. « L'ignorance en effet ne doit pas être entendue ici comme une absence de savoir, mais, à l'égal de l'amour et de la haine, comme une passion de l'être, car elle peut être, à leur instar, une voie où l'être se forme. »⁶ Il y a là une manière d'être qui ne veut rien savoir « de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa

³ J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 613.

⁴ J.-A. Miller, « La passion du névrosé », *La Cause du Désir* n° 93, septembre 2016, p. 113.

⁵ J. Lacan, « La direction de la cure » », *op. cit.*, p. 627.

⁶ J. Lacan, « Variantes de la cure-type » », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 358

requête. »⁷. Cela s'entend des deux côtés : du côté du sujet, mais tout autant du côté de l'Autre dont on ne peut rien savoir du manque qui le constitue — parce que c'est un impossible.

Cette passion d'ignorance qui paraît hétérogène aux deux autres a le mérite d'introduire dans les deux autres passions la question du savoir. Et de fait, dans l'amour est visé l'être de l'Autre et le savoir qu'on lui suppose. Inversement la haine vise à détruire l'être de l'Autre en croyant savoir ce qui la provoque.

Passage du manque d'être à la raison d'être.

Insistons : ce que vise le névrosé c'est l'être, mais cela n'a bien sûr rien à voir avec le "bien-être". Il s'agit fondamentalement d'être et de raison d'être — inconsciente, rappelons-le. La particularité de la recherche du sujet névrosé, c'est que sa raison d'être est suspendue à des justifications. Il s'acharne à se justifier pour que l'Autre l'accepte et lui donne un statut. La moindre excuse, la moindre explication témoigne de cette adresse à l'Autre, l'Autre de la justification, celui par rapport auquel le sujet veut sa raison d'être.⁸ Cette recherche, se vérifie a contrario quand le sujet qui lâche prise, en arrive à ne plus trouver de raisons d'être.

La fonction du manque

Vous aurez remarqué que dans les quatre paragraphes que nous avons à étudier ce soir, Lacan aborde à deux reprises les passions de l'être : au début du paragraphe 9 et au début du paragraphe 12. La première fois c'est en insistant sur l'Autre comme lieu du manque — je le cite : « Ce qui est ainsi donné à l'Autre de combler et qui est proprement ce qu'il n'a pas, puisqu'à lui aussi l'être manque (...) »⁹ Et la seconde fois, il détaille le manque comme l'en deçà où le désir du sujet s'origine.

Pour le névrosé, il y a une véritable alternative où se nouent ses passions d'être. Soit il endosse le manque sous la forme de la faute, de la culpabilité ou de la pauvreté, soit il dénonce chez l'Autre ce manque. Mais, dans tous les cas, ce qui reste essentiel chez les sujets humains est le manque auquel le névrosé tient plus que tout. Le langage introduit irrémédiablement le manque, et ignorer cette fonction ou vouloir la faire disparaître expose aux plus grandes impasses.

Impasses

Dans toute la suite de son texte, Lacan va décliner les conséquences de ces impasses.

Croire que l'on pourrait satisfaire un besoin au prétexte qu'il est physiologique laisse béante la question du désir. Il y a quelques années, nous avons étudié le rêve d'Anna, que Freud avait recueilli lorsqu'elle avait 19 mois. Pour avoir trop mangé de fraises,

⁷ J. Lacan, "La direction de la cure" », *op. cit.*, p. 629.

⁸ Cf. J.-A. Miller, « La passion du névrosé », *op. cit.*, pp. 118-119.

⁹ J. Lacan, « La direction de la cure », *op. cit.*, p. 627.

Anna a souffert d'une indigestion, que sa gouvernante a soigné en imposant une diète la veille de la nuit du rêve. Endormie, Anna rêve à voix haute, et dit ceci :

Anna F(reud), fraise, fraise, fraise, œufs brouillés, flans.

Je n'en reprends pas toute l'analyse, mais il est fondamental d'en retenir que la simple énumération par la rêveuse des fruits et des plats défendus – que Lacan dénote d'être miraculeux – permet d'apaiser la fringale de la veille et de maintenir le sommeil. En rêvant, la petite Anna s'est rassasiée avec la simple satisfaction des mots prononcés.

Et que l'on n'objecte pas qu'il ne s'agit que d'une réalité onirique. Chacun a pu expérimenter que la fameuse pseudo-réalité d'un cauchemar est subjectivement vécue comme beaucoup plus réelle que toutes les réalités pourtant dument explorées par les neurosciences et autres enregistrements. La réalisation hallucinatoire du désir se moque du besoin. Ce qui advient d'être dans le rêve ne se fonde sur aucun être dans l'objet — autrement dit la satisfaction obtenue est une satisfaction hallucinatoire qui n'a pas besoin d'en passer par un objet de la réalité. On retrouve là ce que Freud appelait l'Autre satisfaction. Une satisfaction par l'usage des mots — de fait une hallucination qui fait mieux comprendre que « l'être du langage est le non-être des objets ».¹⁰

Lacan pointe ici le problème qui surgit pour tous ceux qui s'accrochent à la prééminence de la conscience. « (...) et que le désir ait été par Freud découvert à sa place dans le rêve, depuis toujours le scandale de tous les efforts de la pensée pour se situer dans la réalité, suffit à nous instruire. »¹¹

Pour celui qui s'illusionne d'être le créateur de toutes ses pensées il est tout aussi inacceptable qu'il y ait un statut foncièrement inconscient de la pensée, et qui apparaisse dans ses rêves.

Les limbes de l'être

Lacan va plus loin en précisant que la satisfaction réelle d'un besoin « n'apparaît là que comme un leurre où la demande d'amour s'écrase, en renvoyant le sujet au sommeil où il hante les limbes de l'être, en le laissant en lui parler. »¹² L'expression fait allusion à un point de détail dans la théologie catholique. Les âmes des jeunes enfants morts non baptisés étaient condamnées à errer entre ciel et enfer — entre le ciel auquel elles n'avaient pas droit n'ayant pas été baptisées et l'enfer qui ne pouvait pas leur être imposé, n'ayant pas eu le temps de faire le moindre péché. Ce n'est certes pas un dogme, mais c'est un point de la doctrine important pour souligner le caractère crucial du péché originel.

C'est le désir qui fait les frais de l'écrasement de la demande d'amour, et cette disparition du désir dans la confusion entre demande et besoin a des conséquences cliniques importantes — autrefois, on aurait dit que le sujet est alors condamné à errer comme une âme en peine.

¹⁰ J. Lacan, "La direction de la cure" », *op. cit.*, p. 627.

¹¹ *Ibid.*

¹² *Ibid.*

À côté des limbes de l'être il y a des confins beaucoup plus douloureux, sinon tragiques. Lacan prend l'exemple clinique de ces jeunes nourrissons qu'un amour maternel exclusif gave en croyant connaître ses besoins. Cette confusion entre les soins et le don d'amour, l'absence de distance entre demande et désir déclenche l'angoisse du petit sujet. Cette angoisse insupportable, il peut tenter de la combattre en se décalant de la demande maternelle. En refusant de se nourrir, il retourne alors la situation en transférant l'angoisse du côté de l'Autre. Ce symptôme pas si rare d'anorexie infantile est une tentative de faire désirer l'Autre ailleurs. Il est souvent le tragique point de départ d'un engrenage infernal. Le nourrisson est menacé dans sa vie et la mère s'acharne à combattre son angoisse en se prévalant d'un amour qui veut donner ce qu'il a.

Dans ces confins se mêlent les trois passions d'être où « la haine rend la monnaie de l'amour, mais où c'est l'ignorance qui n'est pas pardonnée. »¹³

L'amour

Tout d'abord, dans le cas de l'anorexie, l'enfant fait exister le rien : il mange rien. Où il se confirme, et ici d'une manière radicale, que les besoins sont chez l'être parlant systématiquement subvertis.

Ensuite insistons sur le tragique qu'il y a à confondre "donner ce qu'on n'a pas" et "donner ce qu'on a". Pour aimer il faut avouer son manque, et reconnaître que l'on a besoin de l'autre, que l'autre vous manque. Rappelons cette phrase de Lacan qui va vous paraître dorénavant plus compréhensible, *L'amour c'est donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas.*

Donner ce qu'on a, expose toujours aux pires malentendus — nous l'avons vu pour le nourrisson, mais cela vaut tout autant dans les situations amoureuses.

De fait l'amour concerne l'être et non l'avoir. Le névrosé est pourtant tenté de vouloir combler en donnant ce qu'il a.

Du côté obsessionnel, par exemple, c'est vouloir combler l'Autre pour qu'il ne bouge surtout pas, l'accabler de cadeaux ou de rapports sexuels, pour que le désir de cet autre ne vienne à aucun moment menacer la sécurité de l'obsessionnel.

Du côté hystérique, ce serait de combler l'autre de soins pour lui révéler son impuissance et l'empêcher d'émettre la moindre vérité. Le sujet hystérique est celui qui distingue le mieux l'objet du besoin de l'objet du désir et fait ainsi consister le rien dans la dialectique de la demande et du désir.

Le transfert

Pour terminer provisoirement sur ces considérations sur l'amour, abordons la question du transfert.

Parler à quelqu'un c'est toujours demander que ce quelqu'un écoute. Parler, demander... et aimer. Toute parole est, de fait, une demande d'amour. C'est universel,

¹³ *Op. cit.*, p. 628.

et ce qui est en jeu dans cet amour, c'est la supposition que l'autre a un savoir sur nous.

Entre amour et savoir se noue un lien très ténu : quand on aime, on espère inconsciemment accéder à une vérité sur soi. Cette soif de vérité implique que l'on soit manquant et suppose que l'autre aimé puisse éclairer cette vérité. C'est le fondement du transfert — « Le transfert est un amour factice mais il est de la même étoffe que l'amour vrai ». ¹⁴ Toute l'expérience analytique, toute la clinique psychanalytique dépend de cette facticité, et le transfert se déploie dans toute la gamme des passions, amour, haine et ignorance.

Cela commence avec l'entrée en analyse qui requiert une recherche dans l'Autre de ce qui va calmer et colmater notre manque à être — l'amour transférentiel, avant de devenir un obstacle, est ce qui permet de trouver un apaisement. À condition toutefois que cet amour soit lié au prérequis qu'il y ait un savoir du psychanalyste sur l'inconscient.

Mais faut-il insister ? Nous aimons quand nous supposons un savoir et non quand nous le subissons. Car à l'inverse, quand le psychanalyste se risque à donner le savoir qu'il a, ou quand il y mêle la suggestion... ce qui se transmet c'est l'ennui, l'agressivité et à l'occasion de la haine.

Cet excursus sur le transfert pourrait vous paraître absent de ces pages, mais il faut saisir au contraire que c'est la préoccupation de Lacan et que le transfert se devine aisément quand il est évoqué sous la forme d'une demande qui camoufle et révèle un désir : « [Une] demande inconditionnelle [qui] évoque le manque à être sous les trois figures du rien qui fait le fonds de la demande d'amour, de la haine qui va à nier l'être de l'autre et de l'indicible de ce qui s'ignore dans sa requête. » ¹⁵

Incarnation signifiante et phallus – la cause au cœur de l'être

Au début de mon exposé, je faisais référence au désir comme condition absolue. Il y a là un irrémédiable de la condition humaine. C'est le cœur de l'être — ce que Lacan dénote d'être une aporie incarnée — aporie, parce que coupée de tout savoir et incarnée parce que ce ne peut être sans le corps et ses pulsions. Le cœur de l'être est le lieu d'un manque dont on est coupé, et c'est là ce qui dans la vie nous cause.

L'action du langage sur le vivant corporel est un branchement qui a une origine mythique. C'est un moment de coupure que Freud appelait refoulé primordial — là où une part de vivant est sacrifiée. Lacan, lui, utilise ici des termes de la tradition ésotérique : le corps subtil et l'âme lourde — soit la dévitalisation impliquée par le signifiant et les pulsions vitales impérativement détournées de leur but naturel par l'entrée dans le langage. Ce vide est tout à la fois coupure radicale d'avec l'Autre mais appel à l'Autre. C'est là que s'originent toutes actions et toutes passions. Passion du névrosé avons-nous dit, mais surtout action pure du signifiant.

À cette époque de l'enseignement de Lacan, c'est le phallus qui prend en charge cette incarnation, cette livre de chair que paie la vie pour en faire le signifiant des signifiants.

¹⁴ J.-A. Miller, « La psychanalyse enseigne-t-elle quelque chose sur l'amour ? », Interview : propos recueillis par H. Waar, *Psychologies Magazine* n° 278, octobre 2008.

¹⁵ J. Lacan, « La direction de la cure » , *op.cit.*, p. 629.

Un signifiant "sans pair" qui restera toujours manquant à l'imaginaire du corps vivant, et qui à ce moment de l'enseignement de Lacan fait office de cause du désir.

Le terme d'*âme* que Lacan introduit subrepticement dans ce texte, est un jalon qui préfigure ce qu'il formulera en 1972 dans le *Séminaire XX Encore* avec les "passions de l'âme", affects directs du réel sur le sujet.

En tous cas pour ce qui concerne ce texte, la destinée humaine — douleur d'exister — a la beauté d'une trajectoire tragique : « [Le désir] est le sillage inscrit de la course, et comme la marque du fer du signifiant à l'épaule du sujet qui parle. »¹⁶

Les passions sont une vieille notion de la philosophie grecque que Lacan introduit dans l'expérience analytique. L'enjeu pour lui est de critiquer un courant de la psychanalyse qui utilisait les affects (émotion et sentiment) à tout propos, en opposition aux représentations. Il démontre que la passion noue, au contraire, les affects et les pensées avec un point d'origine situé dans la condition absolue du désir — là où le sujet est causé.

L'expérience analytique — chez le névrosé — vise à faire tomber les identifications pour faire advenir, dans le champ des passions, une dialectique plus libre de la demande et du désir.

Il s'agit de passer de la passion du névrosé à la passion du manque à être — un champ qui accepte que la demande s'expose au gouffre du désir de l'Autre — soit de pouvoir aimer en acceptant une autre dialectique, celle d'avoir ou d'être le phallus.

Remi Lestien

¹⁶ *Id.*